



e-Migrinter

6 | 2010

Roms & Gens du Voyage

L'étranger de l'intérieur dans la ville : métissages et hospitalités renouvelées

Lamia Missaoui



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/e-migrinter/1437>

DOI : 10.4000/e-migrinter.1437

ISSN : 1961-9685

Éditeur

UMR 7301 - Migrinter

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2010

Pagination : 46-55

ISSN : 1961-9685

Référence électronique

Lamia Missaoui, « L'étranger de l'intérieur dans la ville : métissages et hospitalités renouvelées », *e-Migrinter* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 22 août 2019, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/1437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.1437>

Tous droits réservés

L'étranger de l'intérieur dans la ville : Métissages et hospitalités renouvelées

Lamia Missaoui

Le métissage est à la mode, puisqu'il contente plusieurs discours : idéologiques, géographiques ou artistiques. Cependant, celui qui nous intéresse dépasse de loin ces utilisations rhétoriques. En tant que sociologue attentive à l'ethnologie, le métissage nous permet de trouver une voie entre deux modèles actuellement en vogue : la fusion, l'absorption totalisante de l'homogène et la fragmentation différentialiste de l'hétérogène.

Selon François Laplantine (1999), l'obsession différentialiste se construit à partir d'une *pensée catégorielle et classificatoire qui oppose dans un premier temps les élus et les damnés, puis les blancs et les noirs ; bien au-delà de la différentiation ethnique, puisqu'elle oppose progressivement les juifs et les chrétiens, les hommes et les femmes, les homosexuels et les hétérosexuels...* Cette exacerbation contemporaine du différentialisme s'appelle aujourd'hui multiculturalisme pour les uns, ethnicité pour les autres.

Notre travail de recherche prend justement ses distances avec les tendances actuelles à l'ethnisation de l'étranger et approche les initiatives de franchissement des affectations ethniques, envisagées comme « compétences » de sous-populations désignées comme « autres » dans nos sociétés. Les notions de métissage proposées n'ont de sens que parce qu'elles rendent compte du *déplacement des frontières de l'altérité* entre groupes sociaux, entre individus, comme entre nations, afin de penser la mondialisation des normes et des valeurs qui réinterprète en termes de métissages ce que nous concédons à l'étranger en terme de voisinage. Autrement dit, situer l'observation de ces initiatives et de ces échanges dans les mixités, les métissages, qui caractérisent en premier lieu les échanges sociaux, est une réelle exigence scientifique. En effet, comment repérer, décrire, et définir autrement qu'à *l'intersection*, entre groupes marqués par la désignation « ethnique », les échanges sociaux qui ont constitué les terrains de recherche que nous allons exposer ?

En effet, l'étranger dont parle Simmel (Grafmeyer et Joseph, 1990) n'est pas seulement celui qui vient d'un ailleurs conçu comme autre lieu, mais encore celui qui

surgit parmi nous, au cœur de nos familles, dans les lieux les plus désignés de la reproduction sociale (Missaoui, 2003a) ; il surgit comme différent et peut, avec d'autres, inventer de nouveaux milieux, y entrer, en sortir éventuellement. Ce n'est donc pas l'abstraction du plus grand 'nous' collectif confondu avec la nation, ni les aléas historiques de sa définition par l'État, qui peuvent nous permettre d'aborder sociologiquement les rapports inter-ethniques, mais bien l'attention portée aux formations sociales les plus restreintes et pourtant les plus diffuses, les plus étrangères et pourtant les plus désignées, les plus identitaires et pourtant les plus révélatrices de nos déséquilibres, les plus mobiles et pourtant encore les plus présentes dans les lieux les plus dérochés.

Ici, la problématique de l'étranger demande à la sociologie de redécouvrir ses racines anthropologiques : approches sociologique et anthropologique sont indissociablement liées pour identifier les micro-manifestations des places des êtres réels, caractérisés par la multiplicité et la complexité de leurs échanges, dans les dispositifs sociétaux qui font sens pour tous. Dès lors, pour nous, une position, omniprésente, guidait nos investigations : mettre en exergue les complexités, les nuances de l'inter-ethnicité. La mise en scène, telle que produite par l'imaginaire contemporain de l'étranger, expose des situations d'ethnicité, mais suppose selon notre point de vue un principe premier d'inter-ethnicité *dans lequel des autochtones sont présents comme acteurs ethniques*. Plus qu'à observer les manifestations comportementales de la différence, nous nous sommes attelés à décrire la diversité des niveaux et des formes de l'interaction entre populations désignées comme différentes, l'indigène y compris. La différence était à observer dans l'échange même, dans l'interaction, dans les multiples et immédiates formes de métissages toujours en acte dans nos sociétés, plus qu'au cœur de

choix pour l'observation des multiples expressions, négociations, d'un principe général de transformation, et abandonné celui de l'identification d'un lieu de la conservation, de la répétition, appelé « identité »¹. C'est dire que nous considérons que l'autochtone, le « légitime indigène », est partie prenante des rapports interethniques et des catégorisations de l'ethnicité.

C'est la raison pour laquelle nous construisons nos recherches autour des formes, circonstances et effets de moments où « pactisent », « passent parole » ces populations différentes, afin de produire l'indispensable *code d'honneur commun qui permet les métissages*. En tout cas, pour notre part, force est de constater la fluidité des affectations ethniques, des catégories construites ; à partir de là, nous pouvons affirmer que le métissage n'est ni une valeur, ni un état, ni une condition mais bien un *processus*, qui pour nos populations autorise la multi-appartenance : « être dedans et dehors » à la fois.

De Barcelone à Gênes : des populations témoins

La recherche que nous exposons ici a concerné trois Etats : l'Espagne, la France et l'Italie ; elle fut menée conjointement dans six régions : Catalogne, Midi Pyrénées, Languedoc Roussillon, Provence Côte d'Azur, Piémont et Ligurie. Elle visait à comprendre comment les populations Tsiganes, de Barcelone à Gênes et Turin, sont à même de développer des initiatives en matière de santé. Les services médico-sociaux signalent en effet unanimement leur grande difficulté à gérer leurs missions auprès de ces populations. Les comportements collectifs tsiganes en matière de consultation et de suivi médical sont désignés comme anarchiques, ignorants de l'organisation territorialisée des institutions

¹ François Laplantine (1998) a exprimé sa réticence à utiliser cette notion polysémique.

de santé, alors même que le SIDA, lié à de fortes consommation d'héroïne injectée, décimerait des clans gitans. Nous désirions donc comprendre comment ces Tsiganes, sédentaires ou nomades, mettent en œuvre des ressources et des stratégies nouvelles à même de faciliter leur accès aux institutions médicales ou bien sombrent dans l'épidémie, condamnés par une forte extériorité d'étrangers aux lieux, aux hommes, aux institutions qui les entourent ; en somme, qui, parmi ces étrangers de l'intérieur, ces irréductibles communautaires, peut renégocier l'archaïsme ou la modernité de ses comportements sociaux dans la situation de plus grand danger collectif. Une telle approche nécessitait une description des modes de territorialisation de ces populations, une connaissance de l'« univers des pathologies » caractérisant leurs rapports aux institutions de soins, et enfin une compréhension des comportements développés devant cette maladie, le SIDA.

Etrangers dans les villes, les régions, les nations où ils demeurent, en Europe, les Tsiganes signalent pour bientôt une limite interne au développement des proximités qui permettront de réaliser cette entité politique, sociale et économique vers laquelle nous tendons : étrangers de partout, leur unité du nord au sud et de l'est à l'ouest de l'Europe est paradoxalement plus facile à réaliser que celle des nations et, paradoxalement encore, risque de les placer en situation *massive* d'extranéité : le peuple des extrêmes lisières, des mobilités discrètes, cachées même, mais intenses apparaissant au cœur des espaces d'une Europe des sédentaires longue à dépasser ses repliements nationaux. Cette Europe pourrait bientôt trouver en elle-même un vaste peuple, transversal à toutes ses frontières, étranger dans ses espaces, non point un peuple des réserves comme aux États-Unis, mais un peuple des contours, des entours, des multiples et multiformes périphéries de ses campagnes et des ses villes : six ou sept siècles d'extranéités localement dissimulées, contrôlées, maîtrisées, pourraient bien enfanter la

première configuration sociale transfrontalière européenne.

Le vieux stigmat du voleur de poules et d'enfants se ré-exprime dans la nouvelle désignation du Tsigane trafiquant et consommateur de drogues, porteur du VIH, cause de sa propre extermination : c'est précisément sur ce phénomène de mort annoncée, de plus grande distance actuelle aux sociétaires, que nous avons essayé de comprendre les ressources que son ancestral statut d'étranger de l'intérieur lui permet de mettre en œuvre. Ce texte n'est donc pas œuvre de tsiganologie, même si il se nourrit de recherches entreprises par des ethnologues spécialistes de ces populations. Notre démarche vise à identifier les interfaces, les interactions, les mixités, que l'urgence déclenche en matière de santé. Il ne s'agit pas davantage d'une recherche épidémiologique stricte, même si bien des résultats de nos travaux peuvent contribuer à la construction d'une telle démarche en milieu tsigane. La santé est l'occasion d'une meilleure connaissance des savoir faire collectifs des étrangers de l'intérieur.

Une construction sociale de l'Étranger de l'intérieur nécessaire aux grandes phases de transformation historique ?

Les «étrangers de l'intérieur» sont désignés depuis fort longtemps dans nos sociétés : ils ont, lors des grandes phases de changement sociétal, *nolens volens*, occupé des rôles de premier plan dans le développement économique et culturel de sociétés relativement figées dans leurs univers normatifs, dans leurs limites territoriales. Ainsi en fut-il des métèques et apatrides des cités hellènes dans la Grèce Antique, qui essaimèrent à partir des espaces clos qui leur étaient concédés dans les Cités vers le pourtour méditerranéen. A partir du XVIème siècle, les Marranes, Juifs proches des Maures, d'apparence convertis au catholicisme, contribuèrent par leurs circulations et des jeux d'exclusion / inclusion sociales et économiques complexes

à la grande transformation des idées et des économies favorables à la Renaissance. Les Tsiganes, eux, arrivèrent en Europe à partir du XIV^{ème} siècle, se répartirent dans la plupart des sociétés méditerranéennes, dont ils adoptèrent la langue, se différenciant ainsi en plusieurs branches, mais conservèrent une coutume unique. En Espagne, à partir de leur arrivée, leur destin se confondit avec celui des Juifs, puis des Marranes. Etrangers de l'intérieur, ils le demeurent toujours, ségrégés, pourchassés, et, en France ils ignorent les opportunités que leur permettait la Révolution par les décrets d'octobre 1791 sur l'incorporation des communautés : ils n'entreprirent jamais des négociations avec l'Etat comme ce fut le cas pour les Juifs au XIX^{ème} siècle. Pour les Tsiganes, le fait communautaire n'a jamais cessé de s'opposer au marquage sociétaire des populations qui les entouraient : les diverses « modernisations politiques » ne les ont jamais concernés. Les Tsiganes appartiennent-ils à ces populations d'étrangers de l'intérieur qui ont pour rôle de dévoiler, en le grossissant, de former, en manifestant leur réalité amnésiée, nos destins collectifs ? Ces étrangers font-ils nécessité nouvelle pour nous tous, et comment ce destin nouveau est-il lisible dans la profonde crise qui engage aujourd'hui leur survie ?

Les étrangers de « l'extérieur » et de « l'intérieur » fusionnent, dans l'espace de nos villes, et partagent rejets et stigmatisations, mais encore agissent, transgressent les codes formels des dépendances de la pauvreté, par le travail au noir, par l'expansion des économies souterraines de produits d'usage licite ou illicite. Ils contournent les vieux cloisonnements, les différences de normes, par leur fluidité, faite de mobilités spatiales, d'ouvertures culturelles et éthiques originales par les accords de parole qui caractérisent ces échanges. Les Tsiganes sont présents dans ces arrangements et peut-être leur incontournable réalité transnationale dans une Europe qui redéfinit ses frontières imposera-t-elle leur rôle d'acteurs nouveaux.

Errances, nomadismes, sédentarités : les réseaux tsiganes

L'axe des circulations tsiganes en façade méditerranéenne apparaît comme terrain opportun pour nos investigations, tant il est signalé par les chercheurs, les travailleurs sociaux, les responsables médicaux : sa partie catalane en particulier, par la complexité des définitions des Etats qui la gèrent, et donc des frontières qui permettent audaces et subtilités pour les contournements qu'exigent les initiatives que nous voulons évoquer, s'est révélée d'un intérêt majeur pour notre recherche. Des villes moyennes² et des quartiers de grandes villes ont particulièrement retenu notre attention car la mixité, la proximité, d'une part entre populations étrangères d'origines diverses, tsiganes ou non, et d'autre part entre celles-ci et les populations indigènes, de jeunes surtout, y est importante et source de nouvelles sociabilités, de nouveaux comportements collectifs dans l'espace public. Ainsi prennent forme de nouvelles solidarités dans un contexte marqué par une grande distance aux dispositifs et aux rationalités de l'Etat. Corrélativement s'exprime dans les rapports sociaux les plus usuels une forte montée des rejets xénophobes, clairement lisible dans les votes, instituée en quelque sorte par la liberté démocratiquement consentie d'exprimer dans l'acte essentiel de citoyenneté ces rejets et haines, qui eux aussi amalgament étrangers et populations indigènes marginalisées.

Cette situation caractérise l'ensemble des villes que nous avons choisies pour faire terrain le long de l'axe des circulations tsiganes entre Barcelone et Gênes et Turin : dans ces villes, l'Autre le plus stigmatisé est le Gitan, Tsigane des contours

² Barcelone, Gérone, Perpignan, Toulouse, Narbonne, Montpellier, Nîmes, Arles, Martigues, Marseille, Toulon, Nice, Gênes, Turin dans un premier temps pour évaluer les populations tsiganes présentes et leurs mobilités.

méditerranéens. *Comprendre aujourd'hui la situation des Tsiganes dans cette phase de hauts risques, c'est anticiper le devenir de nombreux autres étrangers en France, en Italie et en Espagne.*

Ainsi, les réseaux tsiganes sont différents dès lors qu'il s'agit de sédentaires ou de nomades ; leurs formes se différencient des *diasporas* : les complémentarités économiques, caractéristiques des *migrants* maghrébins, juifs (Médam, 1993), portugais, etc., n'existent plus pour les Tsiganes, et si un lieu d'origine est signalé par la plupart d'entre eux comme source commune de leur dispersion, il ne possède de statut que mythique, voire mythologique, selon l'histoire migratoire retracée par les *sages* (Williams, Cortiade, 1993). Citoyens de longue date dans les nations qu'ils peuplent ou parcourent, ils n'en sont pas moins, là où ils font étape ou résident, des *étrangers de l'intérieur*, souvent considérés comme plus étrangers que ceux qui viennent de l'extérieur, d'autres nations. Au cours des siècles, ils ont appris à maintenir une indépendance *communautaire*, à partir de sociabilités fortes et originales face aux sociétés hégémoniques qui les hébergent, et dont la modernisation des usages et mœurs pourrait se décrire en termes de prise de distance aux communautarismes³.

Groupes mis en marge des villes et des institutions, ils ont établi des modes d'accès difficiles et fragiles aux recours qu'offre toute société à ses membres. Leurs territoires, transfrontaliers, sont étendus comme le sont leurs clans et familles : la notion de *réseau* s'impose pour comprendre leurs comportements d'accès aux organisations, aux services, des *gajés* ou *paios*, c'est-à-dire aux « sociétaires », aux populations et institutions dominantes. Trois « états » marquent actuellement leurs rapports aux territoires :

L'errance : nous avons identifié, dans notre aire d'étude, plus de douze mille Tziganes, sur les quatre-vingt-dix mille reconnus, en situation d'incertitude profonde quant aux chemins qu'ils devraient éventuellement prendre le lendemain. Caravanes attelées, fourgons aménagés en habitat, voitures chargées d'effets et de tentes, se localisent dans l'attente d'une expulsion, dans des terrains vagues le long de routes secondaires, dans des aires de stationnement plus ou moins bien aménagées. Mais l'errance n'est que très rarement doublée de solitude, d'isolement radical par rapport aux siens : la conscience du partage collectif d'un destin d'exilé sans territoire d'origine autre que celui d'un lien social fort « rattrape » les familles qui ne « savent plus où aller », et les occasions de rencontres, dans des aires de stationnement, autour de mobilisations religieuses ou familiales, relocalisent rapidement ceux qui errent dans des comportements plus nomades.

Le nomadisme : il suppose un lieu de rattachement et un savoir circuler par des chemins qui ne sont pas de hasard. Des activités économiques, en particulier les ventes à domicile, sont sources de nomadisme, plus ou moins durable, et de grande ampleur dans l'espace de chaque nation. C'est ainsi que des Gitans catalans de Perpignan vendent à Lille ou en région parisienne, des Gitans andalous ou catalans de Barcelone effectuent des tournées jusqu'à Grenade et Madrid. Les échanges économiques ne sont pas la seule source de nomadisme : des rassemblements religieux itinérants parcourent tous les chemins d'Europe. Lors des étapes, des Tsiganes errants sont aidés, soignés, et parfois agrégés au groupe.

La sédentarité : elle concerne toute ou partie de la famille ou du clan, voire de la communauté. Toutefois, qu'ils soient nomades ou sédentaires, les Tsiganes se retrouvent toujours dans des territoires spécifiques délimités à partir des

³ Les positions de Durkheim sur les corporations reflètent ces distances, comme celles exposées par Tönnies.

ségrégations à l'initiative des sociétés locales mais aussi, de façon concomitante, de la nécessité d'adjoindre à la communauté de sang et d'esprit (la coutume) celle de voisinage.

Voisinages, parentés et ruptures communautaires

Dans mes premières investigations, deux découvertes importantes m'ont particulièrement surprise⁴ :

L'expansion du VIH s'opère par relations intra-claniques, quelles que soient les frontières nationales, plus que par relations inter-claniques de voisinage. Cette découverte est incontournable dans toute mise au point de dispositifs qui viseraient à contrecarrer l'épidémie, d'où l'idée d'un dépassement indispensable des frontières sanitaires administratives, locales, départementales, régionales ou nationales, car la plupart des clans gitans excède ces limites. Les Gitans, sur ce mode tragique, exigent des dispositifs les plus construits une redéfinition dans le sens des plus grands décroissements territoriaux. Donc, dans tous les cas étudiés, la contamination VIH, comme l'usage d'héroïne, est tributaire des proximités familiales et non spatiales, à l'exception de rares jeunes de la dernière génération. Ce résultat est de première importance pour la mise au point de stratégies préventives : il faudrait davantage penser en termes de familles que de lieux à risques en milieu gitan et sinti⁵.

⁴ Tout d'abord, cette recherche évalue les effectifs de Tsiganes par ville, les extensions migratoires des diverses composantes de cette population, explore les rapports aux médecines traditionnelles, et analyse particulièrement la situation de ces populations par rapport à l'épidémie de VIH qui les concerne. A hauteur de 1 à 2 %, mais jusqu'à 10 % de certaines classes d'âges, cette épidémie épouse les formes de la diffusion des consommations d'héroïne injectée.

⁵ L'extension de cette enquête devrait être le fait d'organisations gitanes : elle présente pour des non Gitans d'importantes difficultés d'accessibilité sociale : plusieurs mois furent nécessaires pour cette partie de l'étude ; les médecins – non Gitans – qui me renseignaient connaissaient bien tel ou tel cas, mais

Ensuite, cette crise sanitaire induit de profondes transformations à l'initiative des femmes. En effet, aux interdits machistes traditionnels sur la sexualité s'ajoutent ceux sur l'usage de l'héroïne, insupportable pour elles dès lors que la mort des leurs marque fréquemment le terme de leur nouvelle souffrance : un mouvement lent, dissimulé mais certain d'émancipation s'affirme depuis deux décennies⁶. Le VIH et la drogue opèrent comme un masque à cette insupportable autonomisation. La généralisation de la crise sanitaire parmi les populations des Gitans et Sintis paraît évidente mais elle permet aussi de concevoir les modes de résolution de cette crise par des parcours rapides d'intégration comme événement historique de première importance pour la transformation de ces communautés.

Les populations gitanes présentent, dans la douleur évidemment, ces remarquables aptitudes de se saisir des institutions de soins, dans un premier temps, puis de toutes les autres institutions : école, travail... pour modifier les bases et les formes de leurs sociabilités, jusqu'à « sortir » de leur affectation à « ethnicité » pour « entrer » dans nos univers de sociétaires. *C'est ce que nous appelons métissage...*

Choix des médecins et des institutions de soins : la « méthode d'entrée » gitane

Pour appuyer cette idée de métissage et donc la capacité qu'ont les Gitans d'entrer/sortir de nos univers de normes : voici la description d'une situation empirique

jamais la situation du clan, et avaient toujours tendance à survaloriser les proximités spatiales résidentielles, les voisinages, c'est-à-dire leur propre organisation professionnelle, dans leur appréciation du mode de diffusion des consommations d'héroïne et du VIH.

⁶ Avec Alain Tarrius, nous avons montré comment « une crise en cachait une autre ». Voir : Tarrius, A. ; Missaoui, L. (1999) *Naissance d'une mafia catalane : fils de " bonnes familles " locales dans les trafics transfrontaliers d'héroïne entre Espagne et France*, Perpignan, Ed. Llibres del Trabucare, (coll. Recherches en cours).

particulièrement parlante et tout à fait exemplaire. J'ai assisté à une situation de « négociation » d'entrée dont le personnel m'a signalé le caractère réitératif. Il s'agissait d'une famille de Gitans andalous résidant à Montpellier, quartier de la Paillade, depuis 1991. Cette famille faisait partie d'un clan présent en Andalousie, à Valencia, à Tarragone, dans la périphérie de Barcelone, quartier de La Mina, à Figières et, en France, outre Montpellier, à Marseille. Cette famille comptait, dans son lieu de résidence, sept enfants, de deux à douze ans, dont deux filles, les cadettes. L'aîné, Jorge, fut renversé par une voiture : il se releva apparemment sans grand dommage, sinon un traumatisme à l'œil droit : *« On croyait qu'il avait qu'un coquard, dira le père, âgé de 29 ans (la mère a 27 ans), et j'ai promis d'en flanquer deux au type qui l'a écrasé et qui s'est enfui »*. Les jours passant, le jeune perdit de plus en plus la vue de cet œil. Les parents consultèrent alors un ophtalmologiste libéral de Montpellier qui leur demanda de faire passer un scanner à leur enfant, et leur indiqua qu'il existait un grave problème rétinien. Cette consultation eut lieu un mardi à 16 heures.

À dix-huit heures, la famille de Barcelone était jointe téléphoniquement. Le « tio », autrement dit le sage, l'aîné le plus influent du clan, brocanteur connu dans plusieurs villes d'Espagne, se prononça pour une « admission immédiate à la clinique » et prévint la famille de Figières d'avoir à assister celle de Montpellier. De Figières, un appel parvint à la famille installée à Marseille. À 21 heures, trois femmes et un homme (frère du père de l'enfant blessé) arrivaient en provenance de Marseille et quelques minutes plus tard, deux hommes (un frère et un neveu) et deux femmes de Figières frappaient à la porte du logement montpelliérain. Quatre femmes s'installèrent

donc dans le logement afin de s'occuper des cinq enfants restant. À 22 heures le père, la mère avec la plus jeune fille (8 mois), le garçon blessé, trois hommes et une femme de la famille formèrent un cortège de trois voitures en direction de Barcelone.

À neuf heures, douze hommes gitans, dix-sept femmes et onze enfants en provenance de Montpellier, Marseille, Figières, Barcelone, Tarragone, se présentent aux portes de la clinique. Le hasard fit que j'étais moi-même, pour les besoins de l'enquête, présente devant la clinique à la même heure : la mère de l'enfant vint m'embrasser et, découvrant le magnétophone que je portais, me dit : *« C'est bien, prends tout, si ça va mal on ira voir les journalistes »*. À dix heures le groupe compte soixante-trois personnes, vingt-quatre nouveaux arrivants de La Mina et de Tarragone s'étant joints à nous, et les Valencians sont annoncés en nombre pour bientôt. Aux portes de la clinique deux gardiens et une infirmière interdisent l'entrée et demandent au groupe de se tenir un peu à l'écart afin de ne pas gêner les passages de médecins ou de visiteurs. Le *tio* connaît le nom du spécialiste à consulter (il a joint un professeur de médecine barcelonais) et certains ont repéré l'emplacement du garage de sa voiture, sur le côté de la clinique.

Deux voitures de police viennent d'apparaître et stationnent à environ cinquante mètres de la clinique. À l'intérieur, c'est le silence entrecoupé des sanglots des femmes et des enfants. Trois médecins en blouse blanche apparaissent alors et demandent de quoi il retourne. Le *tio* s'avance et demande aux parents de le rejoindre, avec l'enfant :

« Docteurs, dit-il, nous sommes une grande famille honorable et unie, notre petit devient aveugle, très vite parce qu'il a eu un accident. La France ne peut pas le soigner. Vous devez le prendre ici et le guérir. Nous paierons ce qu'il faudra et même plus, puisque nous sommes des Gitans. Nous vous faisons confiance depuis longtemps.

-Mais nous n'avons pas de place ; ici c'est pour des interventions délicates, prévues à l'avance. Nous ne savons pas ce que cet enfant a, et nous avons des engagements avec d'autres malades. Nous soignons tout le monde, Gitans ou non, et chacun a le même droit d'entrée ici.

Le tio, quant à lui, crie à la ronde « faites passer l'argent ». Les billets affluent ; deux hommes s'avancent pour compter. Pendant ce temps un policier se présente et demande au directeur s'il porte plainte ; il ajoute :

« faites pour le mieux pour ces gens ; le petit est peut-être vraiment malade ; chaque fois que quelque chose de ce genre se produit, ils sont très réguliers quand ça se passe bien. Parfois il suffit de bien les rassurer ». [...]

-Cinq cent cinquante mille pesetas et seize mille francs, s'écrie un Gitan préposé à la comptabilité des dons [c'est-à-dire, trente huit mille francs environ], et il y en a beaucoup encore.

-Ces gens sont fous, on ne prend pas de l'argent comme ça ! [...]

Quatre policiers se sont rapprochés et l'un d'eux, qui palabrait avec le tio, demande : lequel d'entre vous est le docteur X... ?

-Moi, dit l'une des trois personnes, qui ne s'était pas exprimée.

-Vous voulez bien faire quelque chose ?

-Bien sûr, mais...

La mère tend alors les commentaires des radios, seuls documents concernant la maladie de son enfant. Le médecin s'en saisit, les lit et dit :

-C'est peut-être aussi grave qu'ils le disent.

-Alors vous devez le prendre, dit le tio, sinon je porte plainte au policier, et je demande à notre amie journaliste d'en parler.

-Rien à faire de vos menaces, je vais l'examiner parce qu'il est probablement en mauvais état. Un point c'est tout. [...]

Entre trente et cinquante personnes furent présentes en permanence devant la clinique jusqu'à ce que l'enfant soit rendu à sa famille onze jours plus tard, après des soins très spécialisés⁷.

La pertinente mais réductrice affectation à « ethnicité »

Ethnicité ? Marquage gitan d'une situation ? ou métissage ? Le fait est qu'un

groupe familial impose à une institution sa conception de l'urgence médicale : comment ne pas considérer, d'une part, que cette situation s'est révélée particulièrement adaptée au traitement du problème de santé, et, d'autre part, que les Gitans ont manifesté une grande civilité dans leur négociation ?

Le policier évoque la possibilité de violences, mais de fait nous n'entendons que ses propres menaces à l'encontre des responsables de la clinique. La force des solidarités familiales s'impose d'un bout à l'autre de l'événement, de Montpellier à Barcelone, comme manifestation raisonnée d'une remarquable capacité d'initiative ; parentés solidaires, vieux sage négociateur, femmes en larmes et hommes penauds, désolés : pourquoi ce tableau serait-il « ethnique » ? Cette trame, ce scénario de l'urgence sont communs à bien des milieux qui ne s'en trouvent pas pour autant ethnicisés... bien sûr, la mobilisation

⁷ Pour appuyer mes propos, je me base sur une enquête minutieuse que j'ai menée auprès des cliniques les plus réputées entre Barcelone et Turin pour soigner divers traumatismes et maladies fréquents parmi les populations tsiganes. Cette enquête montre à quel point ces « communautaires » peuvent accéder très rapidement à des institutions aussi rigides et fermées que les cliniques privées. Une cartographie des déplacements pour soins suggère que, si les traditionnels nomadismes ont disparu, de vastes réseaux territoriaux transfrontaliers sont toujours actifs et permettent des mobilisations inconnues parmi les autres populations.

familiale agréant moins de personnes, les négociations étant moins spectaculaires...

Mais ce scénario se joue continûment dans les hôpitaux ; les hurlements se substituent à la pression du nombre, les policiers sont souvent remplacés par tels ou tels employés, mais le rapport entre individus désemparés, en danger, et institutions suggère ces mêmes confrontations, partout chez nous en France et dans bien d'autres villes européennes. De telles scènes se jouent, face à d'autres institutions, à l'initiative d'agriculteurs en révolte, de commerçants et d'artisans ou simplement de voisins solidaires de ceux qui sont saisis ou expulsés. Alors, dans un tel cas, lorsque nous qualifions d'« ethniques » ces échanges, nous adoptons sans prudence le présupposé de l'ethnicité radicale du Gitan, de la prééminence et de la prévalence de son altérité sempiternelle : sa seule présence suffirait à conférer substance ethnique aux rapports sociaux les plus communs.

Il n'y a « marquage gitan » que si, d'abord, l'on admet comme allant de soi ces présupposés. À ce prix, j'aurais bien sûr pu exploiter les positions des théories de l'ethnicité, à partir de la description de cette scène ; pour ma part, je pense que substituer des situations d'interaction qui font scène publique à la vieille critériologie de l'affectation identitaire ethnique n'est pas garant d'un « mieux dire », d'une plus grande pertinence analytique, si ces mises en scène ne qualifient que le protagoniste décrété ethnique dans ces échanges.

Loin d'adopter cette position, j'affirme, au contraire, la grande capacité d'adaptation de ces personnes aux réalités institutionnelles, dans ces difficiles situations : combien de citoyens, et par quels difficiles détours, parviendraient-ils ainsi à provoquer séance tenante l'admission d'un proche dans un établissement de réputation mondiale comme cette clinique de Barcelone ?

Rien n'est coutumier, pour opposer « coutume » et pratiques sociales usuelles, dans ce que font ces Gitans : il s'agit, tout au long de cette action, d'un scénario de sauvetage de la vue d'un enfant, à partir d'une évaluation claire des pouvoirs des uns et des autres, qui permet une négociation véritable ; poids du lien, de la mobilisation familiale contrepoise de la norme institutionnelle : il s'agit là probablement, et de mon point de vue, d'une connaissance précise de nos institutions. Le policier ne joue même plus son rôle de gardien d'un ordre institutionnel : les Gitans ont suggéré que les droits ou faiblesses ou encore abus, selon les points de vue, s'équilibrent entre famille et institution médicale ; dès lors, l'institution était vaincue : le « plus de droits » autoproclamé des institutions lui permettant de repousser la demande des Gitans devenait un déséquilibre inadmissible, relevait de l'arbitraire insupportable et le policier renverse l'ordre formellement établi, tout simplement en rappelant le devoir de chacun. Comment ne pas concevoir comme pédagogique cette scène ? Pédagogie civilisatrice, en quelque sorte, du « juste rapport » aux choses.

Lamia Missaoui
Maître de Conférences Université de
Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines
Laboratoire PRINTEMPS.
Lamia.missaoui@libertysurf.fr

Bibliographie :

Barth Fredrik (1995) Les groupes ethniques et leurs frontières, in Poutignat, P. ; Streiff-Fénart, S., *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, pp. 203-206.

- Bourdieu, Pierre ; Champagne, Patrick (1993) Les exclus de l'intérieur, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1, pp. 7-75.
- Doerr, Joseph (1982) *Où vas-tu Manouche ?*, Bordeaux, Wallada, 312 p.
- Dolle, Marie-Paule (1970) Symbolique de la mort en milieu tsigane, *Etudes Tsiganes*, XVI, 4, pp. 4-15.
- Fainzang, Sylvie (1988) Ethnologues, médecins et Tsiganes devant la maladie, *Etudes Tsiganes*, 2, pp. 3-10.
- Grafmeyer, Yves (1994) *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 128 p.
- Grafmeyer, Yves (1994) *Milieus et liens sociaux*, Paris, PUF, 331 p.
- Kenrick, Donald ; Puxon, Grattan (1972) *Destins Gitans, des origines à la « solution finale »*, Paris, Gallimard, 256 p.
- Laplantine, François ; De Singly, François (1996) *La description ethnographique*, Paris, Nathan, 128 p.
- Laplantine, François ; Nouss, Alexis (2009) *Le métissage : un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Paris, Flammarion, 116 p.
- Liégeois, Jean-Pierre (1983) *Tsiganes*, Paris, La découverte, 380 p.
- Médam, Alain (1993) Diaspora / Diasporas, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol.9 n°1, pp. 59-66.
- Missaoui, Lamia (1999a) *Gitans et santé de Barcelone à Turin : les compétences de l'étranger de l'intérieur, ethnicité et métissages chez les gitans catalans et andalous autour des problèmes de santé publique*, Perpignan, Ed. Llibres del Trabucaire, 103 p.
- Missaoui, Lamia (1999b) *Les fluidités de l'ethnicité ou les compétences de l'étranger de l'intérieur : Tsiganes et santé, jeunes des « honorables familles locales » trafiquants de psychotropes*, Québec, Ed. du Septentrion, 359 p.
- Missaoui, Lamia (2003) *Les étrangers de l'intérieur, filières, trafics et xénophobie*, Paris, Payot, 274 p.
- Missaoui, Lamia (2008) Les contrebandiers des frontières de l'altérité : le métissage à l'oeuvre dans nos villes, in Collet B. ; Philippe C. (dir.), *Mixités : variations autour d'une notion transversale*, Paris, l'Harmattan, pp. 167-187.
- Missaoui, Lamia ; Tarrius, Alain (1999) *Naissance d'une mafia catalane ? Les jeunes des « bonnes familles locales » dans les trafics d'héroïne entre Barcelone et le Sud de la France*, Perpignan, Llibre del Trabucaire, 86 p.
- Missaoui, Lamia ; Tarrius, Alain (2006) Villes et migrants, du lieu-monde au lieu-passage, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Vol. 22, n°2, pp. 43-65.
- Tarrius, Alain (1989) *Anthropologie du Mouvement*, Orléans, Ed. Paradigme, 192 p.
- Tarrius, Alain (1999) *Fin de siècle incertaine à Perpignan. Drogues, Pauvreté, communautés d'étrangers, jeunes sans emplois et renouveau des civilités dans une ville moyenne française*, Perpignan, Ed. Llibres del Trabucaire, 200 p.
- Tarrius, Alain (2002) *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades des économies souterraines*, Paris, Balland, 168 p.
- Tarrius, Alain ; Missaoui, Lamia (2000) *Les nouveaux cosmopolitismes : mobilités, identités, territoires*, La Tour d'Aigues Ed. de l'Aube, 224 p.
- Williams, Patrick (1993) *Nous, on n'en parle pas ; les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 108 p.
- Williams, Patrick ; Cortiade, Marcel (dir.) (1993) *Terre d'asile, terre d'exil : l'Europe tsigane*, Paris, Ethnies, 160 p. (Droits de l'homme et peuples autochtones, n° 15).